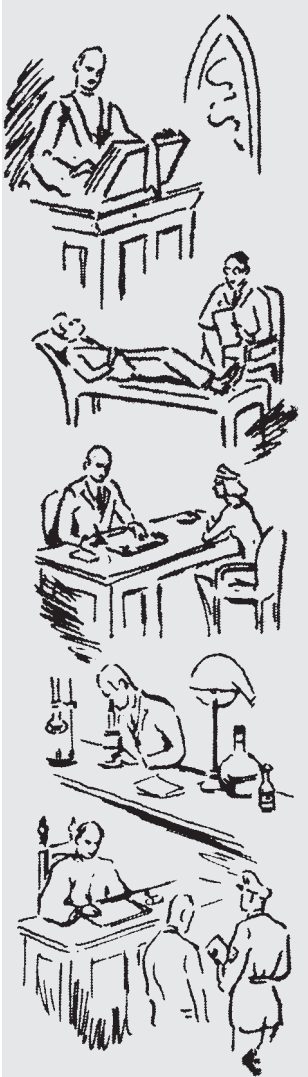


Collaborons avec nos amis : **Nos amis oeuvrant en milieu alcoolique**

par **Bill W.**



ON NOUS DIT qu'il y a en Amérique quelque 4 500 000¹ alcooliques. Jusqu'à maintenant, les AA en ont aidé à peu près de 250 000² à devenir abstinents, c'est-à-dire un alcoolique sur vingt ou cinq pour cent du total. C'est un beau début, d'une grande portée et plein d'espoir pour tous ceux qui souffrent encore. Pourtant, ces chiffres indiquent que nous n'avons fait qu'une modeste brèche dans ce grand problème mondial de la santé. Il y a encore des millions de malades, et des millions d'autres les rejoindront bientôt.

Ces faits sur l'alcoolisme devraient nous amener à réfléchir et à faire preuve d'humilité. Nous pouvons certainement éprouver de la gratitude pour toute méthode ou action visant à résoudre le problème de l'alcoolisme, qu'il s'agisse de la médecine, de la religion, de l'éducation ou de la recherche. Nous devons avoir un esprit ouvert à l'égard de ces efforts et faire montre de sympathie quand l'un d'entre eux, moins judicieux, échoue. Nous devons nous rappeler que le mouvement lui-même, pendant des années, a fonctionné à tâtons. Individuellement, nous pouvons et nous devons, nous, membres des AA, collaborer aux efforts susceptibles de mener à un succès, même mitigé.

Par ailleurs, nous ne devons pas laisser nos convictions ou nos préjugés personnels étouffer le bon sens et la bonne volonté. Par exemple, beaucoup parmi nous croient que l'alcoolisme est principalement un problème spirituel. Nous nous préoccupons donc peu des biochimistes qui voudraient nous amener à croire que les alcooliques boivent surtout parce qu'ils sont affligés d'un mauvais métabolisme. De même, nous sommes prompts à nous mettre en colère quand

Les notes sont en dernière page

Copyright © 1958 by The A.A. Grapevine, Inc.
(Édition mars 1958); reproduit avec permission

les psychiatres écartent du revers de la main toutes ces questions du bien et du mal, et insistent pour dire que le vrai problème de l'alcoolique tourne toujours autour de ses compulsions névrotiques, acquises malgré lui dans l'enfance à cause d'une inadaptation due à des parents fautifs. Quand des travailleurs sociaux nous disent que les vraies causes de l'alcoolisme résident dans de mauvaises conditions sociales, nous nous énervons facilement et nous nous exclamons : « Mais on s'en fiche des causes ! Les AA n'ont pas besoin de les connaître pour s'occuper des ivrognes. »

De la même manière, certains d'entre nous s'appliquent à décrier la moindre thérapie, à l'exception de la nôtre. Nous accusons des cliniques et des organismes de ne pas avoir accompli grand-chose, nous nous plaignons des sommes énormes gaspillées par l'État et le secteur privé. Nous rejetons tout médicament expé-



rimental qui ne donne pas de bons résultats. Nous dénigrons les efforts des hommes et des femmes, dans le monde religieux qui tentent de s'occuper des ivrognes. Nous croyons qu'une solide éducation sur l'alcool est

une bonne chose, mais nous sommes prompts à croire qu'indirectement, le mouvement en fait plus que les autres dans ce domaine.

Ce texte ressemble peut-être à une confession des péchés des AA, et jusqu'à un certain point, c'en est une. C'est aussi l'aveu qu'à un moment ou l'autre, j'ai moi-même souscrit à beaucoup de ces opinions et préjugés à courte vue. Je m'empresse d'ajouter que ce que je viens de dire s'applique beaucoup plus aux AA d'autrefois qu'à ceux d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, la grande majorité des alcooliques accueillent favorablement tout éclairage nouveau jeté sur cette maladie mystérieuse et déroutante qu'est la nôtre. Nous ne nous soucions guère de savoir si ces connaissances, nouvelles et importantes, viennent d'une éprouvette, du divan d'un psychiatre ou d'une enquête sociale révélatrice. Nous nous réjouissons de tout genre de sensibilisation qui renseigne le public de façon précise et modifie son attitude séculaire envers l'alcoolique. De plus en plus, nous considérons tous ceux qui œuvrent dans le vaste domaine de l'alcoolisme comme nos compagnons de route, sur le chemin qui conduit de la noirceur à la lumière. Nous nous apercevons que nous pouvons faire ensemble ce que nous ne pouvions jamais accomplir dans la division et la rivalité.

Je dois avouer que j'ai accordé trop peu d'attention au problème global de l'alcoolisme, préoccupé que j'étais par le Mouvement et son administration. J'en ai quand même un aperçu et je voudrais vous en faire part.

Ces 4 500 000 alcooliques d'Amérique, par exemple, où en sont-ils aujourd'hui ? Que fait-on pour eux, et que pourrait-on faire ? Qu'en sera-t-il de la prochaine génération, quatre millions de plus, qui ne sont encore que des enfants ou des adolescents ? Si on excepte ce que peut faire le Mouvement, deviendront-ils des victimes, eux aussi ?

Commençons par le bas de la pyramide. Nos hôpitaux psychiatriques sont remplis de patients psychopatiques et souffrant de lésions cérébrales. De rares cas s'en tirent. La plupart ont dépassé le point de non-retour, et leur meilleur espoir se situe dans l'autre monde. Pourtant, une augmentation des recherches sur leur état pourrait améliorer nos connaissances sur la prévention et en aider d'autres qui sont au bord du gouffre. On trouve aussi de nombreux alcooliques dans les prisons. Il se peut que l'alcool les ait mis directement dans les bourbiers qui les ont menés en prison, ou qu'ils aient dû boire pour obéir à leur compulsion et commettre des crimes. Dans ce cas, des recherches médicales, psychiatriques et sociales s'imposent de toute évidence. Les AA ne peuvent pas s'en occuper, mais d'autres ont déjà bien entrepris ce travail.

Toutes les grandes villes ont leur quartier mal famé, où les « épaves » alcooliques se comptent sans doute par milliers. Certains sont tellement psychopatiques et amoindris que l'hôpital psychiatrique les attend. Les innombrables hommes et femmes qui restent engorgent les registres de police, les tribunaux, les prisons et les hôpitaux. Ce qu'ils paient en

souffrances est incalculable et ce que la société paie, en argent surtout, est énorme. Beaucoup d'entre eux, qui ne sont pas encore considérés par la loi comme des aliénés, sont ainsi condamnés à tourner en rond, sans espoir. Peut-on faire quelque chose pour eux ? Selon toute vraisemblance, oui. Peut-être pourrions-nous placer ces malades dans des centres, où ils seraient « en quarantaine » et travailleraient suffisamment pour assurer leur subsistance, pour acquérir une meilleure santé et pour épargner à leurs municipalités beaucoup d'argent et de problèmes. Cette expérience et d'autres du même genre sont prometteuses dans le cas des clochards. Les membres des AA offrent leur aide, mais l'essentiel du travail et de l'argent doit venir d'ailleurs.

Par contre, qu'en est-il des millions d'alcooliques qui n'ont pas encore abouti dans les prisons, les asiles ou les quartiers mal famés ? On nous dit qu'ils constituent la vaste majorité. Pour le moment, les AA semblent leur meilleur espoir. Si tel est le cas, pourquoi ces millions d'alcooliques ne sont-ils pas encore venus nous voir ? Ou pourquoi n'ont-ils pas essayé de se rétablir d'une autre manière ?

N'importe quel membre pourrait vous donner une réponse rapide et précise : « Ils ne sont pas prêts. Ils ne savent pas vraiment à quel point ils sont malades. S'ils le savaient, ils accourraient en foule pour se faire soigner, exactement comme s'ils avaient le diabète ou le cancer. » Le problème consiste donc à leur faire connaître les faits qui les convaincraient qu'ils sont gravement malades.

La solution semble résider avant tout dans *l'éducation*. L'éducation dans les salles de classe, dans les écoles de médecine, parmi les membres du clergé et les employeurs, dans les familles et dans le grand public. Du berceau au cercueil, l'ivrogne et l'alcoolique potentiel devront être complètement entourés d'une réelle et profonde compréhension et constamment soumis à un flot de renseignements sur la maladie, ses symptômes et sa terrible gravité. Pourquoi un alcoolique devrait-il attendre d'avoir cinquante-cinq ans et d'être terriblement amoindri pour s'apercevoir qu'il est très malade, quand une éducation bien faite aurait pu l'en convaincre à trente ou trente-cinq ans ?

L'histoire démontre que les sermons, les leçons de morale et les autres formes de réprimande, en dépit de leurs mérites, n'ont jamais beaucoup impressionné les alcooliques en général. Par contre, une information qui repose sur des faits et renseigne sur la maladie offre beaucoup d'espoir depuis quelques années. Déjà, nous constatons qu'un grand nombre de personnes qui arrivent chez les AA sont plus jeunes, et cela est directement attribuable à l'abondance des informations qui circulent depuis quelque temps sur la maladie.

Les membres des AA sont à l'origine d'une bonne part de cette éducation, et nos amis de l'extérieur en ont fait encore davantage. Environ un demi million d'alcooliques des États-Unis tentent actuellement de se rétablir – ou y songent sérieusement – soit par leurs propres moyens, soit en se faisant soigner. Ce chiffre est peut-être trop élevé, mais il n'est absolument

pas fantaisiste. Il apparaît clairement qu'une solide formation sur l'alcoolisme, abondante à tous les niveaux, rapportera beaucoup.

Non seulement cette formation se reflétera-t-elle dans le nombre de malades soignés, mais les dividendes seront peut-être encore plus élevés du côté de la prévention. C'est pourquoi il faut présenter les faits correctement aux enfants et aux adolescents, à la maison et à l'école. Jusqu'à maintenant, l'éducation a porté surtout sur l'immoralité de l'ivrognerie plutôt que sur la maladie de l'alcoolisme.

Nous, les AA, nous savons de quoi nous parlons. La plupart de nos enfants ont été bloqués émotionnellement par notre comportement alcoolique et sont devenus des « inadaptés ». Beaucoup devraient déjà être des buveurs immodérés aujourd'hui, mais il n'en est rien. L'alcoolisme, même en devenir, est un phénomène rare parmi les enfants des AA. Pourtant, nous ne leur interdisons pas de boire, et nous ne leur faisons pas la morale s'ils boivent. Ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu leur a appris que l'alcoolisme est une maladie terrible et qu'ils ont une chance sur quinze de l'attraper s'ils boivent. La plupart ne boivent pas. Certains boivent avec modération. Les autres, après s'être retrouvés dans de mauvais pétrins, sont capables d'arrêter de boire, et ils le font rapidement. Cela semble être de la formation préventive à son meilleur.

Il est donc tout à fait possible d'appliquer plusieurs méthodes et attitudes des AA à tous les enfants.

Qui doit se charger de cette éducation ? De toute évidence, cela

regarde à la fois la communauté et les spécialistes. Les AA peuvent aider individuellement, mais le Mouvement ne peut pas et ne doit pas intervenir directement dans ce domaine. Nous devons nous en remettre à d'autres moyens, à nos amis de l'extérieur qui sont prêts à fournir beaucoup d'argent et d'efforts ; ces moyens permettront, comme jamais auparavant, d'amener l'alcoolique à se faire soigner, et éviteront que la maladie se développe chez des millions d'enfants prédisposés qui autrement prendront la route que nous connaissons si bien.



Comme le démontre l'histoire qui suit, la recherche, les soins, la désintoxication et la formation ont fait beaucoup de progrès prometteurs en dehors du Mouvement. Il se trouve que j'ai été témoin des débuts des méthodes modernes dans ces domaines. Voici ce que j'ai vu :

Je me souviens du docteur H.W. Haggard, professeur à l'université Yale. En 1930, quatre ans avant que je devienne abstinent, cet excellent médecin se demandait de quoi souffraient les alcooliques. Il voulait entreprendre des recherches, d'abord

en laboratoire, pour connaître leur chimie. Cela a tellement amusé certains de ses collègues que la trésorerie de Yale n'ait pas dégagé de fonds pour lui. Mais le docteur Haggard se sentait investi d'une mission. Il puisa à même ses revenus personnels et implora ses amis d'en faire autant. Une fois son projet lancé, il s'est mis au travail avec un associé, le docteur Henderson.

Plus tard, en 1937, un physiologiste de renom, Anton Carlson, de même qu'un groupe de scientifiques intéressés ont formé un organisme subsidiaire, le Conseil de recherche sur les problèmes d'alcool, qui devait être une entreprise plus générale. Certains des premiers membres des AA de New York ont assisté aux réunions de ce Conseil, parfois pour les encourager, parfois, je l'avoue, pour les railler. (Voyez-vous, les AA de l'époque croyaient qu'ils détenaient le monopole du traitement des alcooliques !)

Le Conseil de recherche trouva bientôt quelqu'un d'énergique, E.M. Jellinek. Celui-ci n'était pas médecin, mais il était docteur dans à peu près tous les autres domaines. Pour lui, apprendre tout sur les alcooliques signifiait seulement se mettre à jour dans ses lectures. Bien qu'il fût un grand savant, il n'en était pas moins extrêmement populaire auprès des alcooliques. Nous l'appelions l'« alcoolique sec », parce qu'il s'identifiait totalement à nous. Même son sobriquet était attachant. Son père hongrois l'avait surnommé « Bunky », ce qui, dans sa langue, signifiait « petit radis ». Le « petit radis » n'a pas tardé à se mettre au travail.

À la fin, Bunky et le docteur Haggard ont uni leurs efforts et commencé la publication, en 1940, du *Quarterly Journal of Studies on Alcohol*; cette revue publiait des articles couvrant tous les domaines de recherche et d'étude de l'alcoolisme. Elle a fait de Jellinek un partenaire et un proche associé de Haggard.

En 1943, jugeant qu'un laboratoire et qu'un journal spécialisé ne pouvaient aller bien loin sans un public plus vaste, les deux hommes ont fondé à Yale l'École d'études sur l'alcoolisme³. Ils ont émis l'idée que l'École devrait accueillir des représentants de tous ceux qui étaient en contact avec des alcooliques ou avec le problème de l'alcool.

Au début, on vit se rassembler une foule étrangement mêlée. Je me rappelle du vénérable M. Corbin, qui avait déjà été le candidat des prohibitionnistes à la présidence des États-Unis. À l'autre extrémité de ces prises de position radicales se trouvaient certains représentants de l'industrie des spiritueux. Entre ces deux pôles, on retrouvait des membres du clergé, des travailleurs sociaux, des juges, des policiers, des agents de probation, des éducateurs et un certain nombre d'alcooliques. Chacun avait ses intérêts et ses convictions immuables. C'est à peine si les partisans et les adversaires de la prohibition se parlaient. Chacun recherchait l'appui des alcooliques. Nous en étions très flattés, mais naturellement, nous adoptions une attitude indépendante et nous n'étions d'accord avec pratiquement personne !

Haggard et Jellinek devaient mettre de l'ordre dans ces idées dis-

parates. Ils devaient convaincre les antiprohibitionnistes qu'ils ne pouvaient pas ignorer le problème de l'alcoolisme, et les prohibitionnistes qu'ils ne pouvaient pas continuer à faire peur à tous les buveurs en brandissant sous leurs yeux des foies cirrhotiques. Quant à nous, les alcooliques, il nous fallait constater l'énormité du problème global de l'alcoolisme et admettre que nous ne pourrions sans doute pas désintoxiquer tout le monde du jour au lendemain. L'École a présenté les résultats de ses recherches, et les autres ont apporté les connaissances qu'ils avaient ou croyaient avoir. Bunky nous a montré finalement que nous devons considérer la réalité tous ensemble et, de plus, avoir une attitude amicale. Il s'est montré fin diplomate, et ce fut sans doute la première tentative en



Amérique d'aborder de façon globale et stratégique le problème de l'alcoolisme.

L'année suivante, en 1944, il y a eu deux événements remarquables. Le groupe de Yale a ouvert une clinique où pourraient être étudiés et

soignés expérimentalement quantité d'alcooliques bien réels. C'est là que Ray McCarthy, son premier administrateur, a commencé à éprouver une méthode clinique avec un premier lot d'alcooliques.

Puis, Marty Mann s'est présentée. En tant que pionnière du Mouvement, elle savait qu'il fallait changer l'attitude du public, enseigner aux gens que l'alcoolisme est une maladie et qu'on peut venir en aide aux alcooliques. Elle voulait créer un organisme qui mènerait un vigoureux programme de sensibilisation publique et qui formerait des comités de citoyens dans tout le pays. Elle m'a présenté son projet. J'étais enthousiaste, mais comme je jugeais l'appui du monde scientifique indispensable, le projet a été envoyé à Bunky qui est venu nous rencontrer. Il nous a dit que le projet était solide, que le moment était venu et qu'il croyait, comme moi, que Marty était la personne toute désignée pour ce travail.

Financée au départ par l'infatigable Haggard et ses amis, Marty a entrepris cette lourde tâche. Je ne peux décrire en détail ici tout ce que cette femme et ses associés ont accompli au sein de ce qui est aujourd'hui le *National Council on Alcoholism*⁴. Je suis convaincu qu'aucun organisme n'a fait davantage pour sensibiliser le public, faciliter l'hospitalisation des alcooliques et lancer toutes sortes de projets constructifs. Ses problèmes de croissance ont été nombreux, mais les résultats que connaît aujourd'hui le NCA sont éloquentes.

En 1945, le Dr Selden Bacon, l'éminent sociologue, a été nommé à la tête du premier programme financé

par le secteur public, la Commission sur l'alcoolisme du Connecticut. Cette première collaboration d'un État résultait directement du travail du Dr Bacon et du groupe de Yale. Notre ami Selden a depuis mis son immense énergie et toute la sensibilité de sa profession au service des alcooliques. Il est certainement l'une des plus grandes autorités que nous connaissons dans le domaine de la sociologie. Comme je souhaiterais pouvoir vous présenter un à un les nombreux autres amis dévoués de cette époque de pionniers! D'autres les ont suivis et ils sont aujourd'hui légion. À tous, je redis la gratitude éternelle des Alcooliques anonymes.

Leurs efforts réunis, souvent suscités par des AA, ont donné aujourd'hui bien des fruits. Quatre universités ont ouvert des écoles sur le modèle de celle de Yale. Trois mille hôpitaux publics et privés accueillent des alcooliques. Le monde de l'industrie est en train de transformer radicalement son attitude envers les employés alcooliques. Les établissements pénitentiaires, les policiers et les juges ont repris courage. De très nombreux comités de citoyens s'attaquent maintenant au problème global dans différentes communautés. Plus de trente États américains et la majorité des provinces canadiennes ont des programmes de désintoxication et de traitement. Plusieurs groupes d'ecclésiastiques informent leurs collègues. La recherche et les soins psychiatriques font des progrès remarquables. Les passionnés de l'éprouvette travaillent avec espoir dans leurs laboratoires. L'Association médicale américaine a officiellement

annoncé que l'alcoolisme est une maladie chronique, et elle a mis sur pied son propre comité sur l'alcoolisme. Les écoles de médecine commencent à intégrer ce sujet dans leurs cours. À l'initiative de Bunky, l'Organisation mondiale de la santé répand maintenant toutes ces bonnes nouvelles dans le monde. On modernise les manuels scolaires. Pour sensibiliser le grand public, la presse, la radio et la télévision diffusent quotidiennement des tonnes d'information. Tout cela s'est produit dans les vingt-huit ans qui ont suivi la décision du docteur Haggard de découvrir comment fonctionne un alcoolique.

¹ Statistiques de 1958.

² Estimé actuel (2009) du nombre de membres AA dans le monde : plus de deux millions.

³ *The School for Alcohol Studies* se trouve maintenant rattaché à l'université Rutgers, New Brunswick, (N.J.). Elle publie le périodique *Journal of Studies on Alcohol*, autrefois appelé *Quarterly Journal*.

Chacun de ces pionniers dans le domaine de l'alcoolisme vous dira avec générosité qu'il n'aurait pas pu continuer sans la preuve vivante de rétablissement que donnaient les AA. Le Mouvement a été l'étoile d'espoir et d'aide qui les a guidés et les a amenés à persévérer.

Travaillons donc parallèlement à tous ces projets prometteurs afin de hâter le rétablissement des millions d'alcooliques qui n'ont pas encore réussi à s'en sortir. Nous n'avons pas besoin d'appuyer officiellement ces diverses œuvres, mais seulement de leur offrir une main secourable à titre personnel, chaque fois que c'est possible.

⁴ Marty Mann, après avoir pris sa retraite comme directrice générale, a œuvré au N.C.A. à titre de fondateur et conseiller jusqu'à sa mort survenue en 1980. Aujourd'hui, le N.C.A. est devenu le *National Council on Alcoholism and Drug Dependence (NCADD)*.

Aujourd'hui, la suggestion de Bill W. est suivie fidèlement. Le Conseil des Services généraux des AA et la Conférence des Services généraux ont chacun leur comité de la Collaboration avec les milieux professionnels. Ces comités permettent au Mouvement de traduire en action, à la grandeur du continent, cet esprit de cordialité. Le comité du conseil offre sa collaboration aux agences gouvernementales et privées, de même qu'aux professionnels et aux organismes qui oeuvrent dans le domaine de l'alcoolisme.

ISBN 978-1-644270-46-2



9 781644 270462

Titre original : *Let's Be Friendly With Our Friends*

Distribué par : A.A. World Services, Inc.,
P.O. Box 459, Grand Central Station,
New York, NY 10163

www.aa.org